

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 23

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Fulbert-Dumonteil
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190427>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

La poupée.

La poupée est la meilleure preuve que la femme est née avec le besoin d'aimer, de se dévouer, et avec l'instinct inné de l'éducation.

Qui n'a souri en écoutant à la dérobée les discours maternels d'une fillette aimée à sa poupée, en voyant le sérieux avec lequel elle lui inflige une correction ou accomplit les fonctions du lever et du coucher vis-à-vis de sa protégée. Tout autant de signes certains qui donnent à présumer que la petite, devenue femme et mère, ne mentira pas à sa noble destination.

Est-il indifférent de donner de bonne heure ou tard à l'enfant sa première poupée ? nous ne le pensons pas. Nous croyons qu'aussitôt que la fillette aura une perception nette et sentie de l'amour dont l'entourent ses parents, elle éprouvera le besoin d'y répondre, et qu'à ce moment la poupée sera l'occasion d'exercer les facultés aimantes de la petite maman.

Gardons-nous bien alors de jeter une ombre de moquerie sur l'expression naïve des sentiments de l'enfant pour sa protégée ; il pourrait en résulter un mal fâcheux dans l'avenir de l'enfant ; car il en garderait l'impression ineffaçable que toute démonstration de tendresse est un ridicule ou une faiblesse.

Quel genre de poupée donnerons-nous de préférence à l'enfant ? Sera-ce une copie en miniature de l'élégante de Paris, attifée de plumes, de dentelles, de volants et de l'indispensable éventail appendu à sa ceinture ?... On aurait tort, car la propriétaire de cette merveille ne ressentira pas autre chose pour celle-ci qu'une admiration mêlée d'une crainte respectueuse, à la pensée qu'elle pourrait chiffonner ou endommager la belle dame. Aussitôt le premier moment d'enchantement passé, la fillette éprouvera la velléité de serrer son trésor dans l'armoire.

Parlez-moi plutôt de la poupée bourgeoise, encore mieux de la poupée-bébé, avec ses membres dodus et potelés, sa tête mobile, sa chevelure sans prétention et susceptible d'être accommodée à toutes les inventions de la petite maman ; parlez-moi de la poupée aux vêtements simples, solides et pratiques, et que la petite fille ne va pas tarder à imiter en se faisant aider pour la coupe ou l'assemblage par tous ceux qui l'entourent. Au fur et à mesure de ses succès, quelle joie intime elle éprouve, et comme son amour maternel enfantin grandit de tous les soins, de toute la peine qu'elle consacre à

sa poupée !... J'ai connu mainte bambine restant exclusivement attachée à certain magot informe, mais qui était son œuvre, sa création, et dédaigner une nouvelle venue, dont l'élégance ne parlait pas à son cœur.

Cette considération devrait suffire à nous guérir de l'erreur regrettable de la poupée de luxe. Mais il en est une autre à laquelle toute sage mère fera bien de s'arrêter.

Il est très présumable et très admissible que l'écllosion prématurée de la vanité dans les jeunes cœurs féminins ait pour cause première le choix maladroit de la poupée. Au reste, si nous avons le bon sens d'habiller l'enfant, en vue seule de l'hygiène et de l'aise, plutôt que pour la satisfaction de notre amour-propre, il va de soi que la poupée inculquera à la fillette le goût du vrai, du simple, du pratique et de l'ordre.

Sophie TROTTEVILLE.

Nous empruntons au *Petit Marseillais*, le récit émouvant qu'on va lire, dû à la plume de M. Fulbert-Dumonteil :

On ne saurait imaginer un drame plus émouvant que la terrible aventure que je vais raconter. Une revue scientifique la signale brièvement. Elle arriva tout récemment à un officier anglais dans les environs du Cap. Le serpent dont il s'agit est une formidable et très rare espèce de Naja : Le splughstang ou cracheur de venin. Son poison est foudroyant. L'homme mordu s'affaisse et meurt. Seule chance de salut : amputer sur le champ le membre atteint. Longueur : quinze pieds ; grosseur : un bras d'hercule. Une peau magnifique de pourpre et d'or, mais une large tête hideusement aplatie qu'illumine un regard menaçant, presque humain. Des yeux étincellants de rage ont l'air de sortir de cette tête stupéfiante qui attire comme l'abîme. La gueule élastique darde une flèche tinte de rouge dont la fébrile agitation donne le vertige. Un sifflement sinistre accompagne, entre deux hoquets, cette sorte de flamme vivante et continue.

Aucun serpent ne s'élance aussi vite, aussi haut. Rapidité électrique, vitalité prodigieuse, colère incessante, venin inépuisable, ténacité irrésistible, voracité sans pareille. Il vous voit, il vous tient. Vous fuyez, il vous suit. Quand il frappe, on est mort. Debout sur sa queue nerveuse et diaprée, sifflant, bavant, balançant avec fureur dans l'air empesté des marais sa tête orgueilleuse et plate, il semble défier la nature et se glorifier du dégoût qu'il inspire, de l'effroi qu'il répand. Se faisant pour ainsi dire un manteau de sa hideur, une couronne de sa bave, une vertu de son poison, on dirait, quand il surgit

du limon, droit comme une épée, qu'il dresse sa face écrasée à la hauteur du mépris et de l'épouvante des hommes.

Ce n'est pas assez d'inoculer par la morsure un venin mortel. Dans un élan de rage, il lance jusqu'à dix pas son crachat empoisonné. C'est toujours la figure qu'il vise comme si, lui, le reptile fui, haï, maudit, voulait se grandir en bassesse et se surpasser lui-même par cette suprême injure.

Le venin du splughstang tue la plante comme l'homme, inocule son poison à un arbrisseau et la tige se dessèche, périt. Au contact de sa bave tout se flétrit ; au contact de sa dent tout meurt. Le serpent, d'ordinaire, pousse la prudence jusqu'à la poltronnerie. D'après Gordon, Cumming, Smith, Davy, Jonathan Francklin, tout autre est le cracheur de venin. Dans son effroyable acharnement, il s'attache à sa victime, la suit, la poursuit, la traque, la harcèle, la terrifie, la fascine, l'enveloppe, l'étreint, la tient et la retient dans la mort, la foudroie de son venin, la salit de sa bave. Telle est la bête. Je passe au drame.

* * *

Un officier anglais, longeant en voiture un taillis épais, dans la région du Cap est tout à coup surpris par un splughstang énorme que les roues ont failli écraser. A la vue du serpent qui bondit sur lui, il décharge vainement son revolver et fouaille, à tour de bras, son cheval affolé. Il se croit sauvé ; mais, à vingt pas de la voiture, il voit le reptile hideux, s'acharnant à sa poursuite avec une incroyable fureur. Il n'en veut pas au cheval, mais à l'homme, se tord avec rage le long du chemin, décrit des courbes vertigineuses autour des roues et frappe, de temps à autre, les parois de la voiture avec sa tête terrifiante. Deux fois, le serpent s'élançait au-devant du cheval qui se cabre et la voiture est emportée avec une vitesse vertigineuse. Le péril est-il conjuré ? Non. Le reptile est toujours là, tantôt devant, tantôt derrière, tantôt à gauche, tantôt à droite, allongeant vers le voyageur son corps frémissant et visqueux, balançant sa tête stupéfiante et sa gueule immonde, odieusement frangée de bave infecte.

Trois coups de revolver (les derniers !) ont manqué leur but dans la course saccadée de la voiture et l'implacable reptile, que rien n'effraie, redouble d'agilité furieuse comme s'il sentait que sa proie va peut-être lui échapper.

Déjà, sa tête aplatie et large, dardant une langue de feu, a frôlé l'uniforme de l'officier toujours calme. Exténué de fatigue et paralysé par la peur, le cheval ralentit sa course, s'arrête, chancelle, va s'abattre, et l'Anglais, se sentant perdu, jette son manteau sur le grand reptile qui s'enroule aussitôt autour du timon tandis que l'officier s'élançait vivement de la voiture, n'ayant d'autre arme qu'un jonc fragile du Sénégal.

Où est-il ? le voici fuyant à toutes jambes vers le taillis, ramassant dans sa course effrénée de grosses pierres pour se défendre jusqu'au bout, jusqu'à la mort, dans une lutte suprême.

Le cheval s'est abattu, la voiture est brisée. Se glissant sous le manteau qui le couvre, le reptile se dégage, rampe, ondule vers l'officier qui, haletant, adossé contre un arbre, s'apprête bravement à lapider le monstre.

Les trois pierres qu'il a lancées trop tôt ont manqué leur but comme les balles du revolver. C'est à peine si l'une d'elles a légèrement touché la queue frémissante du serpent qui, au même instant, s'enroule sur lui-même en jetant des hoquets affreux.

* * *

L'Anglais reprend sa course avec une ardeur désespérée. Il va atteindre le taillis où, par une tactique ha-

bile et des détours trompeurs, il aura le bonheur peut être d'échapper au splughstang.

Vain espoir ! Une troisième fois, le reptile s'est élançé à sa poursuite. Il gagne du terrain, il avance, il arrive, il est là. On dirait qu'au lieu de ramper, il nage sur le sable. Sa tête immonde se dresse à trois pieds au-dessus du sol qu'il souille d'écume, et des sifflements sinistres, mêlés à des miaulements étranges comme en fait entendre le boa des marais américains, sortent de sa gueule entr'ouverte, débordante de fluide et de venin.

A bout de forces, non de courage, l'officier appelle au secours, mais qui pourrait l'entendre en ces lieux déserts ? Nul bruit si ce n'est le cri d'un singe qui se perd dans le feuillage ou la voix brève d'un oiseau qui s'en vole à tire-d'aile. Au loin, dans la profondeur des bois mystérieux, un rugissement de colère ou d'amour qu'emporte le vent des forêts, vague, affaibli, mourant. Nul espoir, c'est fini. Fasciné peut-être par le reptile hideux qui s'approche encore, l'officier s'arrête et s'appuie, chancelant, contre un roc.

Que peut-il contre sa destinée ? Résigné, il attend. Le monstre n'est plus qu'à vingt pas. A son tour, il s'arrête, s'enroule, dresse, en sifflant, sa tête menaçante et victorieuse. Il va s'élançer...

Au même instant, trois Hottentots, avertis sans doute par les cris désespérés de l'Anglais, sortent du taillis, volent à son secours et abattent la tête du reptile à coups de lance.

L'officier était sauvé, mais le lendemain il était fou.

— Les finances du Maroc. — En pays musulman, les finances d'Etat sont généralement fort fantaisistes. Mais nulle part elles n'ont à si haut degré le caractère d'originalité, de simplicité primitive et de fantaisie pittoresque qu'au Maroc. Le mécanisme en est d'une naïveté touchante.

« Dans le palais du sultan, il y a un autre palais, tout en pierre, qui reçoit la lumière par en haut, entouré de trois lignes de murailles. On entre par une porte de fer, on trouve une autre porte de fer et puis encore une autre porte de fer. Après ces trois portes, un corridor bas et obscur où il faut passer avec des lumières. Le pavé est de marbre noir, les murs noirs, la voûte noire. Au fond du corridor, il y a une grande salle et au milieu de la salle une ouverture qui donne accès dans un sous-terrain profond où trois cents nègres jettent quatre fois par an, à pelletées, l'or et l'argent qu'envoie le sultan. Le sultan assiste à l'opération. Les nègres qui travaillent dans la salle sont renfermés dans le palais pour toute leur vie. Autour de la salle, il y a dix vases de terre contenant les têtes de dix esclaves qui, une fois, tentèrent de voler. Le sultan Moley-Soliman faisait mieux : il faisait couper la tête à tous les esclaves, aussitôt que l'argent était en place. Aucun homme n'est jamais sorti vivant de ce palais, excepté le sultan. »

On voit que le métier d'employé aux finances du Maroc n'est pas précisément tout rose.

Dame ou femme.

Doit-on dire dame ou femme en parlant d'une femme mariée ? Les traités de politesse et de bon ton prétendent qu'il faut dire *femme* et non *dame*. L'un de ces traités dit : « En parlant à quelqu'un,